

## **LES PRESCIENCES DE JACQUES BAINVILLE**

Emmanuel LE ROY LADURIE  
**FIGARO LITTÉRAIRE – ESSAIS**  
14/12/2000

La relativement brève existence de Jacques Bainville (mort en 1936, à 57 ans) fut, du presque début à la fin, une conversation (souvent très difficile) avec l'Allemagne. Bainville, germaniste de toujours, est confronté à partir de 1933, en sa jeune cinquantaine, au déjà fort peu sympathique Adolf Hitler.

L'historien français tient le nouveau chancelier germanique pour « l'anéantisser » du fédéralisme des Teutons, en Bavière et ailleurs, jugement qui n'a rien de bien original. Bismarck avait contre lui, entre autres adversaires, le papiste Windthorst, ancêtre des démocrates-chrétiens de la CDU d'aujourd'hui. Mais Hitler, pour sa part, une fois parvenu au gouvernement, n'aura bientôt plus d'adversaire sérieux, terreur oblige. Si l'on excepte toutefois quelques officiers de Prusse et d'ailleurs, à la Stauffenberg, qui sauveront l'honneur le 20 juillet 1944... Toujours utopiste, Bainville veut pourtant croire, l'espace d'un matin, au bout de quelques mois d'« Hitlerie » (1933-1934), à une résurrection des Hohenzollern de Guillaume II, qui seraient remis sur le trône par le président Hindenburg ou après lui. Mais le Führer, lors de la nuit des longs couteaux (1934), a donné aux hommes de la Wehrmacht ce qu'ils souhaitaient, à savoir la peau des révolutionnaires SA. Et donc, de restauration du Kronprinz, il ne sera plus jamais question.

Rendons pourtant justice à Bainville : dès les débuts de la « gouvernance » du nazisme, l'historien français a compris que le vrai danger du régime hitlérien autrichien ne résidait pas dans la véhémence du verbe de son leader ; il fallait craindre bien davantage le rétablissement de l'ordre et de l'autorité, restituant aux « Germains » la puissance dont nous savons, post mortem de Bainville, l'usage qu'ils en feront entre 1939 et 1945. Dans la philosophie de Mein Kampf, le futur académicien qu'est Bainville subodore la dangereuse personnalité de l'« écrivain » de cet ouvrage : un politique, un leader qui sait ce qu'il veut, le plus redoutable des adversaires de la France.

Homme de droite, Bainville donne au nazisme une généalogie de gauche. La nouvelle Allemagne des années 1933-1936, à l'en croire, est bolcheviste à sa manière. Et de « rigoler » (jaune) face au naturisme raciste des gens d'en face, ceux de Berlin et de Munich. Par ailleurs, Bainville, est plus ou moins d'Action française, mais il ne partage pas les sentiments d'antisémitisme qui sont présents à haute dose dans cette coterie royaliste ; il signale, dès les premières saisons du national-socialisme, l'existence et le fonctionnement des camps de concentration où sont enfermés les socialistes, les juifs et bien d'autres. Sur les États-Unis à la même époque, celle de Roosevelt, contrepoint chronologique du chef allemand, l'historien français a varié. Tantôt il voit dans ce président yankee un équivalent d'Hitler et de Staline, « Rooseveltisme, croix gammée, faucille et marteau, même combat, c'est toujours le totem primitif ». Mais en d'autres occasions, mieux inspiré, il célèbre les vertus et la résilience du capitalisme yankee, dans lequel il voit un recours aristocratique, mais oui, contre la démagogie des « chefs géniaux » du Vieux Continent...

Plus le temps passe en effet et plus Bainville s'épouvante face à la nouvelle société des monstres hitléro-staliniens et tutti quanti ; ils incarnent selon lui la tératologie, nouvelle science des monstres, des lézards géants et des mégalosures (sic). Et il adopte, il n'est pas le premier, le concept du totalitarisme auquel Hannah Arendt donnera la fortune que l'on sait ; il

cloue au pilori et il relègue au zoo de l'histoire les créatures de cauchemar apparues depuis la décennie 1920, en Bavière et en Brandebourg, au Caucase et sur les bords des grands fleuves russes. Personnellement agnostique, assez mal vu par l'Église catholique officielle depuis l'interdit papal jeté sur l'Action française en 1926, Bainville se raccroche cependant à une certaine religiosité pour mieux condamner les fantasmes sanguinaires d'un Dzerjinski ou d'un Goebbels : « Berlin, avait-il écrit précédemment, est peut-être la ville la plus irréligieuse du monde », et cette appréciation ne pouvait être que maintenue par ses soins.

A vrai dire, excellent berlinologue, Bainville connaissait son affaire, ayant vécu dans cette grande ville en sa verte jeunesse et y ayant même eu quelques amourettes, dans ce qui n'était alors que le chef-lieu de l'omnipotence de Guillaume II, bien douce et modérée par comparaison avec ce qui allait la suivre quinze ou vingt ans plus tard.

En fin de compte, c'est le bon sens même, Bainville ne voit qu'un seul recours vraiment solide pour la France des années trente, et ce recours, c'est l'alliance anglaise car le lien avec la Pologne n'est qu'un fétu de paille et l'amitié franco-russe, n'en déplaît au Pierre Laval de 1935, n'est qu'une planche pourrie. Le pacte germano-soviétique de 1939 en administrera la preuve irréfutable après le décès de Jacques Bainville.

Lucide quant au germanisme, Bainville est quand même l'une des grandes victimes politico-intellectuelles de l'Allemagne. Car il n'a pas pu ni su s'élever jusqu'à l'extraordinaire hauteur de vue européenne d'un Aristide Briand. « Aristide », annonciateur malheureux mais génial de la glorieuse tripléte de 1950, Schuman-Adenauer-Gasperi, unificateurs initiaux du Vieux Continent.

Le livre de Dominique Decherf, admirablement informé, nous vaut pourtant quelques déceptions. Naviguant de l'Action française à l'Académie française, le biographe de Bainville a su rendre compte de ce qu'il y avait de plus lucide chez ce semi-maurrassien, mort sous l'habit vert, dont l'Histoire de France fut le démon de midi et le Napoléon, le fantôme du soir. Mais peu doué pour la critique des livres, Decherf n'a pas toujours su nous communiquer la quintessence des grands ouvrages merveilleusement écrits qui jalonnent les contributions bainvilliennes, tissées d'éditoriaux et de best-sellers.

Bainville, c'est un Beuve-Méry de droite, qui aurait eu par miracle le talent d'un Tite-Live ou d'un Guizot.

Étrange mariage du journalisme le plus quotidien et de la grande histoire en longue durée. A mi-chemin de la chronique du fait divers et des chiens enragés qui s'acharnaient sur l'Europe au cours des années de plomb. De tout cela, M. Decherf a surtout retenu les détails avec une patience d'entomologiste digne d'éloges. Il a parfois manqué les vues d'ensemble.

Jacques Bainville de Dominique Decherf

Journal 1914-1915 de Jacques Bainville Ed. de Bartillat, 145 F et 129 F.



Jacques Bainville : un germaniste confronté dès 1933 à la montée de l'hitlérisme - et qui n'en verra pas le pire, puisqu'il meurt en 1936.  
(Photo Roger-Viollet.)

---